

templatif des campagnes de la Lombardie et du beau ciel de Venise et de Rome, explorant en admirateurs cette terre, à qui seule il pouvait être permis de faire naître Michel-Ange et Raphaël pour continuer Jésus-Christ.

Mais si je ne vous parle pas de cette belle nature, il me suffira d'un mot, pour vous traduire l'impression qu'éprouvaient nos deux voyageurs, en la parcourant en tous sens. *Voir Naples et mourir*, dit le proverbe; voir l'Italie, et sentir que si la mort vous saisissait, elle ne vous arracherait à la vie que pour vous faire passer d'un bonheur à un autre. C'est une terre riche en souvenirs et féconde en illusions; c'est un livre savant du passé, qui n'est du présent qu'une histoire triste, flétrie, vivante image de la rapidité avec laquelle tout tombe et nous échappe; les ruines qui vous entourent dans la ville Sainte, dans la ville Belle, ou dans la ville Riche, réunissent devant vous tout ce que la religion, le pouvoir et la liberté ont enfanté de plus grand, de plus large, de plus heureux, pour jeter à nos âmes la leçon de cette mort universelle, qui envahit tout, la brutale!

Or ce voyage presque achevé entre les illusions et les jouissances, devait finir par le malheur.

Sans doute vous qui avez le privilège d'avoir

parcouru l'Italie, vous avez traversé cette belle nature, belle dans ses charmes comme dans ses horreurs, qui sépare Pise de Gènes. Nos deux voyageurs étaient parvenus à cette immense vallée de Borghetto, et s'étaient arrêtés au village de ce nom. Pauvre village! population de crétiens, monceau de pierres noirâtres élevées sans but, et formant des maisons qu'on prendrait pour des tombeaux; au milieu de ces demeures où se remuent des hommes de quatre pieds, contrefaits, grimaçant au lieu de sourire, ayant cet œil fauve de l'imbécile, qui ravale notre nature, on entend de temps à autre une cloche d'église, dont le timbre est encore dans mon oreille, et qui, soit qu'elle sonne un baptême, une naissance, un mariage, une fête de Madone ou celle de Pâques, semble toujours sonner un enterrement. Voilà le village de Borghetto.

C'est là que nos deux voyageurs s'arrêtèrent.

Si vous croyez aux pressentiments, à cette révélation du hasard, vous ne serez pas surpris que Povero sentît un froid mortel glacer tous ses membres, à l'aspect de cette nature sauvage; et que la tristesse qui l'entourait ne fût pour lui comme un présage de mort. Le premier personnage qui se présenta devant lui, fut un homme en qui la nature semblait avoir réuni tous les caprices de l'ignoble et de l'horrible.

Pas un cheveu : une tête monstrueuse de grosseur ; pour tout œil, un trou qui semblait sortir d'un nez épaté et double comme celui d'un dogue ; l'autre œil, crevé et pleureur ; une espèce d'entonnoir sans dents, toujours ouvert, qu'il osait appeler sa bouche, l'usurpateur ! menton plat et fendu ; un goître énorme au cou ; et quelle taille ! Pas de bosse ; mais sur deux pieds énormes et plats un corps débile, maigre comme une planche ; deux fuseaux de jambes ; le tout pouvant s'élever à un mètre de hauteur, le tout couvert de boutons et de pustules, le tout enveloppé de quelques morceaux de drap déchiré, usé ou râpé ; à sa figure, l'expression d'une brute, et dans cet œil fauve, le feu d'une rage concentrée.

« Voulez-vous voir le pic ? » dit un assemblage de sons rauques et rudes comme la langue d'un fiévreux ; « je suis le *cicerone* de Borghetto : venez, je vous montrerai la mer, la pleine mer, au sommet du pic. »

Et soit fascination, soit terreur, soit caprice, voici Charles et Povero, suivant machinalement cette architecture fantasque, ayant comme eux la forme et le langage d'homme. Tous les trois, ils gravissaient le pic, sans dire un mot. Les deux amis étaient absorbés dans les réflexions que faisait naître en eux ce corps maigre et

chétif, les précédant sur la montagne, et de temps à autre se retournant pour leur lancer un éclat de rire qui les faisait trembler.

Le voyage fut long et pénible : ils étaient d'abord au niveau de la mer, il fallait s'élever presque au niveau du ciel, et jamais, dans leurs excursions curieuses, ils ne s'étaient abandonnés à plus d'épanchement ; non de cet épanchement de langage dont les lèvres souvent menteuses sont les seules interprètes, mais de cet épanchement de l'âme qui se livre à l'expression d'un geste, d'un regard, et qui n'a besoin que d'un mot pour résumer toutes ses pensées.

Or, il y avait quelque chose de triste dans cet abandon : le chemin se resserrait ; la terre peu solide, fangeuse, s'éboulait sous leurs pieds ; les torrents se ruaient devant eux ; les arbres brisés étaient autant de ponts qu'il fallait traverser au-dessus de ces abîmes dont l'œil ne peut découvrir le fond. La nature devenait terrible, comme on la connaît en Italie, offrant de la mort une image aussi redoutable qu'elle nous offre de la vie une enivrante image ; elle avait alors pris cet aspect de terreur entraînant qui saisit l'âme, l'enlève au-dessus de la crainte, et la fait jouir du danger avec autant d'ardeur qu'elle jouit du plaisir... Une branche brisée, une pierre heurtée aurait suffi pour enrichir

l'abîme d'une victime de plus; il aurait mieux valu reculer, redescendre, abandonner ce spectacle hideux d'une nature furieuse; mais si vous avez voyagé, si vous avez cherché un beau site, un de ces points de vue qui vous mettent en extase, vous connaissez l'entraînement irrésistible de cette curiosité qui prend la force d'une passion, et ne connaît pas de fatigue, pas de danger.

Cet homme brute qui précédait nos deux amis s'arrête tout-à-coup: lui-même, pour qui la vie devait être si peu de chose, refusait d'avancer: «— Les neiges nous font du tort, dit-il; je ne sache pas de chat ou d'homme capable de poser le pied sûr ce bout de sapin que l'avalanche a rendu brillant comme un lustre, sans rouler dans l'abîme; et je donnerais bien ma fortune à celui qui tenterait ce passage.

«— Ta fortune, vieux fou! dit Povero; à moins que tu ne me donnes ta figure hideuse et ta culotte trouée; je fais peu de cas de ta fortune.

«—Je suis pourtant millionnaire! dit le nain de Borghetto, et si vous voulez arracher à mes ennemis le pauvre paria, car c'est ainsi qu'ils m'appellent, je vous ferai voir quelque cachette où, si vous aimez l'or, vous pourrez vous en laver les mains. Mais traversez ce pont, car le trésor est au-delà. »

—Qu'à cela ne tienne», dit Charles; et, le malheureux jeune homme, donnant la main à Povero, lui promettant une fortune, en une seconde, quitte son ami, pose le pied sur la solive.... la solive tremble; le pied glisse, et après quelques minutes, après quelques cris dont l'éclat diminuait progressivement, Povero, la bouche béante, le corps tendu au-dessus de l'abîme, entendit un bruit sourd, qui, s'élevant par degré de ce gouffre, et ayant frappé les parois de la montagne avec fracas, fut suivi d'un silence de mort, qui ne put être rompu que par des cris de désespoir.

Tuer ce monstre était un crime inutile; et il y eut assez d'étonnement dans la douleur de Povero pour que le nain n'eût pas à craindre un assassinat. Des sanglots, des cris, du sang aux ongles; des jours, des nuits de silence à la même place; une atonie, réveillée de temps en temps par des secousses nerveuses; un signe de la main à tout ce qui fait du bruit, pour se taire, à tout ce qui remue, pour ne pas bouger; des larmes quand on est assez heureux pour pouvoir pleurer; des invocations à la mort qui ne vous répond qu'en doublant votre force; de ces mots: « Oh! mon Dieu!... mais!... c'est impossible! » entrecoupés, ou sortant de la poitrine, en la brisant; puis une prière à Dieu, à Dieu dont la pensée, absente pendant la vie d'un athée, se

présente toujours à lui avec la mort : tout cela, c'est ce qu'on éprouve quand on perd un ami, un être que l'on aime; tout cela, c'est ce qu'éprouva Povero, jusqu'à ce que l'épuisement de sa douleur s'étant répandu sur ses membres, il eût pu goûter quelque repos.

A son réveil, Povero se trouva sous une tente creusée dans le roc, ayant pour point de vue la Méditerranée, le beau ciel d'Italie, la vallée de Raspallo, et, dans le lointain, les navires du Levant qui croisaient avec ceux de Marseille. Près de Povero se trouvait agenouillé le misérable paria de Borghetto, la tête accroupie dans ses mains, et volant à Quasimodo l'expression de son regard auprès de la pauvre Esmeralda. Près de ce monstre étaient amoncelés des sacs d'or, de l'argent répandu sur le sol; enfin, auprès de cette créature en haillons, qu'on aurait prise pour le type de la détresse et de la misère, tous les mobiles de richesse et de magnificence. La nature aime les contrastes; le bruit des torrents auprès du silence d'un lac; les montagnes du Jura, et aux pieds des sapins, le canton de Genève et le lac Léman; cet homme hideux et pauvre, et près de lui, de l'or, ce métal qui lui donnerait les moyens de s'entourer de luxe et de passer pour beau, lui, horrible, atroce de laideur, à faire fuir, à faire avorter.

« Cela vous appartient, jeune homme, dit à Povero la voix de ce hideux millionnaire. Cela vous appartient, si vous voulez m'emmener avec vous. Moi aussi j'ai mes chagrins; moi aussi j'ai fait des rêves de bonheur; quand je compare ma nature à la vôtre, je ne conçois guère qu'on me donne le titre d'homme : mais si ma mère a reculé d'horreur devant l'avorton qui sortait de ses entrailles, si sa mort a signalé ma naissance, est-ce ma faute à moi? Était-ce une raison pour que l'on vint m'enterrer vif dans ce cloaque de Borghetto? Être le plus laid de tous les crétiens qui m'entourent; être par eux repoussé du pied, si je parle; n'avoir pour tout asile que cette pauvre demeure que je dispute aux oiseaux de proie, quel supplice! Quel supplice, jeune homme, quand, en secret, dans ce corps difforme, on sent s'élaner des désirs qu'on ne peut satisfaire! J'ai de l'or! et je sais qu'avec de l'or on peut tout avoir. Je n'ose me montrer. Oh! par pitié! cachez-moi dans votre voiture, emportez avec vous ma richesse et ma pauvre carcasse. Vous dépenserez ma richesse; quant à moi, je ne vous demande qu'une cachette auprès de vous, où vous pourrez me venir consulter quand vous serez chagrin. Vous viendrez me conter vos jouissances, quand vous en éprouverez : je serai là, toujours là, à vos ordres; aussi prompt à

essuyer vos larmes qu'à bondir de joie au récit de vos plaisirs; trop heureux de ne pas me voir rebuté par des êtres qui sont eux-mêmes les rebuts de la nature.»

Ce langage, cet or étalé devant les yeux de Povero, évoquèrent tout-à-coup à son souvenir le monde et ses chimères; son pauvre ami venait de mourir : son pauvre ami était le seul bien qui le retint à la vie. Avec ce monstre, à l'aide de sa fortune, Povero pouvait rentrer dans le monde par une porte brillante qui fait ouvrir toutes les autres : lui aussi, il pourra toucher du doigt toutes les plaies du corps social; voir toutes ses petites s' incliner fièrement devant le millionnaire à la mode; car désormais il sera à la mode, puisqu'il sera millionnaire. Tant que la vie nouvelle qu'il mènera sera son caprice, il ne la brisera pas; il s'en amusera : vivre, c'est observer; ses observations n'étaient que superficielles; elles deviendront sérieuses et profondes, à l'aide d'un hôtel, d'un cuisinier, d'une écurie de chevaux anglais, de ses valets de chambre et de ses grooms.

Rien ne pourra lui échapper, maintenant que tout va venir à sa rencontre.

Des chevaux de poste remplissent assez promptement les distances : en quelques jours Povero et son homme de contrebande entraient à Paris ;

Povero adossé fièrement aux coussins de son brithky, et le monstre de Borghetto étendu à ses pieds. En quelques jours, Povero avait acheté un hôtel et des esclaves : car, dans notre pays de liberté, on peut se procurer des esclaves moyennant quelques louis par an; esclaves avec toutes les illusions d'hommes libres; esclaves depuis le premier jusqu'au dernier échelon : vous servant à votre guise, à vos caprices; prenant vos idées, vos paroles, vos mouvements, comme des perroquets et des singes; insolents avec les autres, tremblants comme chiens devant vous.

Et ne croyez pas que je vienne ici frapper de mépris la domesticité : les *laquais* et les *domestiques* forment deux classes bien distinctes : le besoin des laquais est le servage; le laquais est un maître tombé ou un maître qui tombera. Le domestique peut devenir un ami; le laquais ne peut être qu'un esclave : Povero ne prit que des laquais.

Ayez un hôtel, des chevaux, des gens; et cela depuis la révolution de juillet tout comme avant 89, et demain, si vous voulez, avec un orchestre, des bougies, des glaces et un souper, demain vous recevrez *tout Paris* : non pas les savants, les poètes, les *bonnes familles* de la capitale; non pas surtout les artistes, nobles enfants de nature, faisant de leur indépendance la chose la

plus chère au monde; l'entourant de leur respect, de leur amour; ne pouvant vivre sans elle, et, du haut de cette liberté, regardant *tout Paris* avec ce dédain raisonné que ne peuvent inspirer que des caricatures; mais la haute société, les beaux fils et les dandys de la capitale: soyez riche, et vous serez assez heureux pour réunir tout cela autour de vous.

Povero donna donc des bals, tout cela vint à ses bals. Povero eut un train de millionnaire; les escrocs de société affluèrent dans ses salons. Il eut une loge à l'Opéra qu'il fit arranger à l'italienne; sa bouillote et ses petits soupers derrière le rideau de soie verte, aux sons de l'orchestre, trouvèrent leurs parasites et leurs faiseurs de *coupe*. Il eut une calèche à quatre chevaux aux ordres des plus jolies femmes de Paris: Povero eut bientôt une maîtresse, puis une seconde, puis une troisième: on s'arrachait le beau millionnaire.

Mais le pauvre diable! ce qu'il gagnait en réputation, en gloriole, en amour-propre, en mode, il le devait aux ridicules dont il s'était couvert, vêtement indispensable pour plaire dans le siècle où nous sommes. S'habillait-il, il imposait à son corps le despotisme d'un corset qui prêtât à ses formes masculines l'apparence d'une taille de femme. Parlait-il, il donnait à son organe un

timbre glapissant et traînard, dont la mélodie n'eût pas été complète sans un sifflement édenté, qui pouvait faire croire qu'il appelait ses chiens, en parlant à des hommes.

Son esprit vif, entraînant, poétique, était remplacé par une lourdeur d'imagination, une apathie de pensée qui assassinait en lui toute réflexion et toute mémoire. C'était un amour de riens qui excluait chez lui cet amour du beau dont il était avide. La science n'était plus entourée de cette poussière, dont le fumet classique enivrait jadis les pores ouverts de sa curieuse cervelle: la science était pour lui résumée dans de tout petits livres maroquinés et dorés, abrégés de morale, abrégés d'histoires, abrégés de sciences et d'arts; en un mot, Povero était devenu BÉOTIEN. N'allez pas croire cependant que ce fût volontiers et de son plein gré que Povero se frottait ainsi de ridicules. Non; mais il endossait le seul habit à la grande mode, et son but était de passer pour l'homme à la mode. Son amour-propre était flatté de voir attelés à son char de fortune ces jeunes gens de rien, sans le sou, qui doivent leur existence à Boivin le gantier, à Blain le tailleur, au café de Paris, à Tortoni, au marchand de cigares du passage de l'Opéra, et jusqu'aux figurantes capricieuses qui se délassent de l'amour payé d'un

entreteneur dans les bras de ces fats si brillants au-dehors, si ternes au-dedans. Ses rêves d'amour étaient réalisés dans la possession d'une de ces femmes qui ont une belle tête, sans idée; un corps noble et majestueux enveloppé de chair humaine, sans âme.

Ou plutôt, son œil observateur avait creusé dans tous les replis de la société fashionable, et il n'avait trouvé qu'égoïsme et mensonge. Ce plaisir d'étourdissement, cet éclat passager, cet enivrement de frivolités, telle était la vie que Povero menait, au milieu d'une cohue d'amis et de maîtresses. On l'avait méprisé quand il était sans fortune; il était le dieu du jour depuis qu'il s'était annoncé millionnaire. Aussi le mépris était devenu son arme favorite : il était gonflé de dédain pour les autres, et cependant, il fallait vivre au milieu d'eux.

Mais cette existence fut une fièvre; tant que son pouls fut agité, il crut à sa force morale : sa fièvre se calma; et ce fut pour lui le calme de la mort. Le dégoût de cette vie artificielle s'empara de lui.

Il avait aimé une femme; cette femme l'avait trompé.

Il avait trouvé un ami...; cet ami était mort.

Pauvre, il avait souffert toutes les humiliations dont on entoure la pauvreté.

Riche, il se trouvait au milieu d'un torrent de ridicules, de mensonges, de vices.

Il fallait donc en finir, mais il fallait donner au monde une leçon.

Il fallait mourir, mais il fallait que sa mort servît à quelque chose; pour les autres, comme exemple; pour lui, comme vengeance.

Un soir donc, au sortir de l'Opéra, il ramena dans son hôtel tous ses *amis*, toutes ses *maîtresses*.

Ce devait être un joyeux souper que celui qui se préparait.

Des guirlandes de fleurs comme pour un bal; un orchestre; tous les préparatifs d'une brillante orgie; une table chargée de ces mets somptueux qui ont une odeur de richesse qui enivre; toutes les séductions prodiguées aux convives, comme si Povero avait eu besoin de séduire pour avoir.

Toute cette bande d'amis et de maîtresses prit place; et bientôt ce fut un cliquetis de paroles joyeuses, un choc de verres, une série de pensées tour à tour gaies, brutales, fines, délicates, bruyantes, turbulentes, sublimes, sublimes comme le génie de l'ivresse; s'échappant de la cervelle, comme le bouchon des flacons de champagne; oubliées de tout, absolues, exclusives dans leur abandon; au point que Povero allait revenir sur lui-même, se consultait, écoutait ses

convives, ardent à découvrir dans leurs paroles quelque mot à double entente, quelque arrière-pensée d'égoïsme; invoquant la mort, et au milieu de cette vie bruyante, armant son pistolet caché sur sa poitrine.

« Au diable les peines, s'écriaient-ils de toutes parts. Vive Povero! Vive le Don Juan moderne! »

Et Povero jouissait de se voir enfin le point de mire de leur gaîté; car alors il y retrouvait du calcul; car alors, dans le sourire de ces femmes, il reconnaissait l'expression de cette cupidité qui ne lui apportait une pensée d'amour qu'entourée de blasphème, de profanation.

Il fallait bien mourir, car toutes ses illusions étaient passées; et sa rage contre l'humanité augmentait encore quand il sentait les étreintes d'une main rude et calleuse qui, posée sur ses genoux, sous la table, pressait de temps en temps la sienne.

C'était le nain de Borghetto, plus beau dans son corps hideux et sous son âme franchement laide, que toute cette société se ruant devant Povero, et se débattant avec la chimère. C'était le nain de Borghetto, le paria de l'humanité, joyeux d'avoir fait avec ses sacs d'or un misanthrope; attendant sa proie avec volupté, le méchant nain! heureux maintenant d'avoir rendu un être plus malheureux que lui!

« Allons, dit Povero, en se levant de table, il me prend fantaisie de savoir si vraiment vous m'aimez.

— Tu blasphèmes, s'écriaient les amis du millionnaire.

— Demandez-nous la vie, lui répondaient en chœur toutes ses maîtresses.

— Non, non, reprit Povero, je ne vous demande pas la vie, et je ne blasphème pas; car un mourant n'a que faire de l'existence des autres, et un mourant ne blasphème jamais.

— Un mourant! s'écria toute la bande, en jetant les yeux sur les guirlandes de fleurs de la salle, un mourant plein de santé et de joie! Par Dieu! vive la mort, si les habitants d'en-haut ou d'en-bas te ressemblent!

— Eh bien, dit Povero, si j'allais mourir, me promettez-vous d'accepter mon testament, avec toute ma fortune et toutes ses charges!

— Rien de plus facile, s'écriait la bande joyeuse; mais tu as si mauvaise grâce à nous parler de mort, que nous ne t'écouterons plus si tu n'a- vales ce flacon de champagne.

— A votre santé! reprit Povero.

— A ta mort! reprirent en riant tous ces hommes et toutes ces femmes.

— Rappelez-vous donc, leur dit le moribond, rappelez-vous que les paroles d'un homme, au

lit de mort, sont sacrées : vos promesses le seront aussi...

« Je vous laisse donc un million de rente : il y a de quoi vous réunir pour vivre ensemble de cette vie joyeuse que vous aimez. Mais il manque ici un homme qui me remplace. Or j'ai, de par le monde, un mien parent que j'aime, bien qu'il soit hideux à faire peur, et méchant à tout détruire. C'est le génie de la laideur et de la ruine. L'associer à vous serait une anomalie étrange ! mais cet être en souffrance, je l'aime. Cet homme malheureux, je veux faire son bonheur : c'est mon caprice. En voulez-vous ? Les millions que je possède paieront vos dettes. Ma fortune est à vous : je vous la lègue à ce prix.

— Est-il bien laid ? dirent les femmes.

— Horrible, répondit Povero.

— Mais tu ne mourras pas : c'est de l'ivresse, c'est de la folie.

— C'est une orgie, crièrent les hommes.

— Si je meurs ? dit Povero.

— Les paroles d'un mourant sont sacrées, reprit la foule.

— Eh bien que l'on écrive. Vous vous engagez à l'entourer de tous vos soins... au prix de ma fortune... Vous, femmes, à l'avoir près de vous dans les promenades publiques, aux loges des théâtres, à l'aimer peut-être... au prix

de ma fortune... Vous avez tous signé... ! Vos noms sont tous inscrits au bas du testament, n'est-ce pas ?...

— Oui ! tous... Mais que veut dire cette farce ?

— Cela veut dire qu'il y a entre vous et moi un suicide et votre honte. Allons, mes légataires universels, bondissez de joie... Vous êtes riches ! Place ! place aux millionnaires ! Soyez heureux, car vous aurez bientôt auprès de vous le seul être qui vous convienne. Laideur physique, laideur morale, reconnaissez-vous dans le nain de Borghetto. »

Le silence d'atonie qui suivit les paroles de Povero fut tout-à-coup interrompu par un rire infernal, sortant de dessous la table.

Povero tomba mort : car le pistolet caché sous sa poitrine partit ; et à la place du beau millionnaire, s'assit, en éclatant de rire, l'ignoble nain de Borghetto, tenant à sa main le testament fatal, capable de couvrir de ridicule les amis et les maîtresses de Povero.

C'était une folie que cette mort, n'est-ce pas, mon lecteur ? Eh bien, je ne la trouve pas plus folle que celle des enfants de Brutus, que le suicide de Caton, que la mort de Socrate, ou celle de Sardanapale.

Toutes ces morts avaient leur principe : la

liberté républicaine, la philosophie de Dieu et de l'âme, et la volupté.

Ce suicide capricieux de Povero eut pour principe le dégoût calculé de la société fashionable. Povero était une pensée au milieu de corps, un sentiment dans la matière. Peut-être ce misanthrope mondain voyait-il les ridicules avec des verres grossissants. Peut-être eût-il donné le nom de crime à une de ces profanations de laissez-aller, qui n'est que de l'indifférence, pour les choses nobles, sans blasphème. Mais que voulez-vous! Povero était un original. Son excès de sagesse est sans doute un signe de folie. Mais vous lui pardonneriez cette exaspération dédaigneuse, en faveur du mal qu'il ressentait; car, du moins, vous croirez à ses souffrances.

Je ne vous dirai pas ce qu'est devenue cette association de l'horrible à ce qui porte l'apparence du beau: le nain de Borghetto et la société moderne se donnant la main, et s'affichant ensemble: c'est une de ces pensées dont le sens peut n'échapper à personne, mais dont Povero avait certainement le secret.

Toujours est-il que Povero s'est tué, le pauvre misanthrope; que vous trouverez dans le monde une foule de nains-idoles, entourés de culte, moyennant quittance; qu'il y a du bon dans la

société moderne; mais qu'il s'y trouve aussi des êtres inutiles ou cupides, qu'on doit montrer du doigt à ceux qui pensent que la vie, accordée aux hommes pour jouir de l'amour et s'élever par le travail, ne nous est pas donnée exclusivement pour prostituer l'honneur, voler au jeu, fumer des cigares, faire des dettes, trouver des dupes, et s'afficher fripons. Voilà ce que pensait Povero.

ALEXANDRE LAYA.

